

JOURNAL ASIATIQUE,

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES, D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS

A l'Histoire, à la Philosophie, aux Sciences, à la Littérature
et aux langues des Peuples Orientaux ;

Rédigé par MM. CHÉZY, — COQUEBERT DE MONTBRET, —
DEGÉRANDO, — FAURIEL, — GARCIN DE TASSY, — GRAN-
GERET DE LAGRANGE, — HASE, — KLAPROTH, — RAOUL-
ROCHETTE, — ABEL-RÉMUSAT, — SAINT-MARTIN, —
— SILVESTRE DE SACY, — et autres Académiciens et
Professeurs français et étrangers ;

ET PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME IV.



A PARIS,

CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Imp.-Libraires, Propriétaires du Journal Asiatique,
Rue Saint-Louis, N^o. 46, au Marais.

1824.

royale vient chez toi, prends bien garde de ne pas le recevoir avec tous les honneurs et le respect qui lui est dû, et ne manque pas de remplir tous ses desirs. Ceux qui sont dans la porte de l'amour aiment aussi le nom du bien-aimé.

Pour ce qui concerne l'état actuel de l'*Hindoustân*, tu peux te trouver dans le *Fathi nameh*. Ibrahim qui fut roi de l'Hindoustân l'avait remis à son fils. Nous te l'envoyons, ô fils chéri ! pour que tu y puisses apprendre l'état des choses ; ainsi réfléchis avec soin sur tes affaires.

Finalement, quels que soient les accidens qui arrivent, nous t'en instruirons par un message. — Ainsi, adieu !

Notice sur le Voyage de M. Alfred Duvaucel, dans l'Inde.

(Premier Article.)

M. Alfred Duvaucel, parti au mois de décembre 1817 sur le navire *la Seine* (capitaine Houssard), arriva à Calcutta au mois de mai 1818, et il y trouva M. Diard qui l'y avait précédé de quelques mois. Désirant tous deux se livrer sans distraction à l'étude de l'histoire naturelle, et aux recherches qu'ils s'étaient engagés à faire pour le *Muséum*, ils quittèrent Calcutta où ils n'auraient pu vivre dans la retraite, et allèrent s'établir à Chandernagor, comptoir français. Ils y

louèrent une petite maison qu'ils transformèrent en *muséum*, se réservant seulement un cabinet pour coucher. Toutes les autres pièces de la maison reçurent une destination particulière, et devinrent des galeries pour les animaux empaillés, ou des loges pour les animaux vivans. Les chasseurs qu'ils employèrent leur rapportaient tous les jours un grand nombre d'objets pour leur collection; ils étaient aussitôt empaillés, décrits et dessinés; cette collection s'augmentait encore de leur propre chasse, et de ce qui leur était envoyé par leurs correspondans, aussi leur maison devint bientôt une ménagerie, et l'on venait de Calcutta et des environs voir la *chambre aux serpens*, la *chambre aux singes*, etc., etc.

Ces Messieurs cultivaient en outre dans leur jardin les plantes du pays afin d'en recueillir les graines, et ils avaient profité d'un bassin enclos dans leur petite propriété, pour élever des oiseaux d'eau et des échassiers. Mais toutes ces richesses n'étaient pas recueillies et entretenues sans de grands efforts, et ils se plaignaient dans toutes leurs lettres des difficultés qu'ils éprouvaient alors, par la résistance de leurs gens de service à s'employer aux différentes heures de travaux auxquels ces Messieurs, pour diminuer leur dépense, jugeaient nécessaire de les astreindre, chaque indien ayant pour principe et pour habitude de se borner à une seule espèce de travail; cependant à force de menaces et de récompenses, on parvint à faire soigner le jardin par le portier, à envoyer quelques fois l'échanson à la pêche et le cuisinier à la

chassé; enfin ces Messieurs obligeaient le petit nombre de domestiques qu'ils avaient à cumuler leurs fonctions, et ce ne fut pas une victoire aisée, puisqu'il leur fallut vaincre des préjugés religieux, si bien d'accord avec la paresse naturelle de ce peuple. Ils parvinrent cependant par leur travail et leurs efforts à se procurer, au bout de quelques mois, toutes les espèces d'animaux qui se trouvaient à 20 ou 30 lieues à la ronde, et ils commencèrent à faire des envois au jardin des Plantes. Ils y adressèrent, au mois de juin 1818, un squelette du dauphin du Gange, une tête de bœuf du Thibet, dont ils avaient disputé les os aux chiens marins, plusieurs espèces d'oiseaux peu connus, un dessin et une description du tapir de Sumatra, pris sur un individu vivant, alors dans la ménagerie de lord Moïra, et quelques échantillons minéralogiques recueillis dans les petites courses qu'ils avaient faites dans l'intérieur.

Un autre envoi plus considérable enrichit le *muséum* du faisan cornu, qui jusque-là n'avait été possédé que par M. Bullock à Londres; deux individus de cette espèce se trouvaient dans le nouvel envoi, avec plusieurs autres oiseaux, et le même vaisseau fut aussi chargé de rapporter, pour la Ménagerie du jardin des Plantes, un jeune bouc de Cachemire, cédé à ces Messieurs par lord Moïra, et né dans sa ménagerie d'un bouc et d'une chèvre que ce lord avait fait venir de Cachemire, et qui existent encore à Calcutta. Le jeune bouc envoyé par ces Messieurs arriva en France quelque tems avant le troupeau que M. Ter-

naux a fait venir de Cachemire, et a même été depuis envoyé plusieurs fois chez lui. Après six mois de travaux et de petites courses, qui toutes avaient pour but des recherches scientifiques, ces Messieurs se préparaient à faire un long voyage dans l'intérieur du Bengale, et se proposaient d'aller jusqu'à Patna, où M. Duvaucel était invité à se rendre par un jeune français de ses amis, établi dans ce lieu et placé à la tête d'une indigoterie considérable, lorsqu'au moment de partir ils reçurent des propositions de sir Stamford Raffles, gouverneur de Bencowlen et chargé de quelques missions politiques dans les îles du détroit de Malacca. Ce gouverneur, zélé pour la science, et ayant peu de tems pour s'en occuper, proposa à MM. Diard et Duvaucel de l'accompagner dans son voyage, et de continuer leurs recherches pendant qu'il remplirait les différentes missions dont le gouvernement anglais et la compagnie des Indes l'avaient chargé. Ces propositions honorables furent d'autant plus volontiers acceptées par les deux jeunes français, qu'ils avaient déjà presque exploré le Bengale, et voyaient bien plus d'alimens pour leur curiosité dans les îles du détroit, jusque-là si peu connues; d'ailleurs le gouverneur leur offrait de faire, dans son gouvernement de Bencowlen, un établissement à peu près semblable à celui que lord Moïra avait formé à Calcutta, et ce plan, exécuté aux frais du gouverneur, devait leur procurer tous les moyens imaginables de réunir à Bencowlen les animaux de Sumatra, et de les observer en grand; enfin renonçant

au voyage de Patna, ils s'embarquèrent avec sir Stamford Raffles à la fin de décembre 1818, sous la condition que le résultat de ces recherches serait partagé également entre eux et le gouverneur, celui-ci s'engageant à faire rembourser les dépenses par la compagnie des Indes, et ces Messieurs promettant leur travail, leur tems et leur coopération aux mémoires scientifiques que M. Raffles désirait publier sur son voyage.

Le premier lieu d'où ces Messieurs purent écrire, fut l'île de *Poulo-pinang*, où ils passèrent quelques jours seulement, mais où ils ne purent recueillir qu'un très-petit nombre d'animaux parmi lesquels se trouvaient cependant deux espèces de poissons et quelques oiseaux remarquables; ils s'arrêtèrent ensuite devant *Carimou*, mais cette île est tellement couverte de forêts et la végétation y est si épaisse qu'ils ne purent y pénétrer; ils reconnurent seulement sur ses bords les traces du cerf et du sanglier. Après quelques heures passées dans cette rade, ils firent voile pour *Singapour* (place du Lion) où le général sir Stamford avait quelques affaires politiques à régler: il s'agissait d'affermir sur son trône un prince malais que ses sujets trouvaient trop *anglomane*. En arrivant dans la rade, le gouverneur reçut la visite de trois aides-de-camp du roi, et ici il faut laisser parler M. Duvaucel lui-même, dont la relation est assez piquante.

« Ces officiers ne sont pas comme chez nous des jeunes gens pincés, musqués et richement habillés, leur tête noire et rasée est couverte d'un turban de

couleur obscure ; un large gilet à manches cache leur dos huilé , brûlé , pelé et voûté. Au côté gauche est attaché un large *cris* ou poignard , et leurs jambes sont nues. Ces trois Malais paraissent enchantés de nous voir , comme si nous venions pour leur bien. Les Anglais cherchent à savoir quel avantage il y aurait à s'emparer de leur île , nous autres moins intéressés nous les interrogeons sur les animaux qui s'y trouvent. Qui croyez-vous que ces pauvres gens écoutent le plus volontiers ? Ils répondent avec empressement aux demandes de leurs alliés , et lèvent les épaules en écoutant les nôtres. »

« En quittant *Singapour* , nous allons à Achem pour mettre d'accord deux souverains intraitables , en en plaçant un troisième qui paiera son trône avec l'argent de ses sujets. »

Ils arrivèrent en effet , quelques jours après , à Achem , et au moment d'en repartir , M. Duvauzel écrit : « Nous sommes restés plus d'un mois dans cet affreux pays , sans pouvoir pénétrer dans l'intérieur , sans pouvoir nous procurer la millième partie des objets que nous avions compté y recueillir. La mauvaise réputation qu'ont ces peuples est justifiée chaque jour par leur conduite envers les Européens , et M. Diard , persuadé comme M. de Lamanon que des sauvages ne sont méchants que lorsqu'on les maltraite , a failli devenir victime d'une confiance que je combattais depuis long-tems : entouré par deux cents Malais avec trois de nos domestiques , il a pu , il est vrai , s'échapper sans blessure , mais il a perdu le fruit de sa

chasse, ses armes et nos bagages. Notre séjour à Achem, à *Padis*, à *Tulosimawé*, n'a que fort peu enrichi nos collections; quelques plantes, quelques insectes, quelques oiseaux, deux ou trois serpens, quatre ou cinq poissons et deux cerfs sont les seuls résultats d'un pénible voyage. »

En quittant Achem, nos voyageurs se rendirent à Malacca, et M. Duvaucel écrit en y arrivant : « A peine sommes-nous à Malacca que toute la ville est chez nous; on n'a jamais fait ici que le commerce de l'opium et du poivre, et l'on ne devine pas ce que nous voulons faire des singes et des oiseaux que nous achetons; en deux heures nous avons pu nous procurer un ours, un *argus* et quelques autres oiseaux. Le gouverneur hollandais possède un jeune orang-outang, et je vous quitte pour lui faire une visite intéressée. »

Après un assez court séjour à Malacca, ces messieurs retournèrent pour la seconde fois à *Singapour*, et c'est dans cette dernière visite qu'ils parvinrent à se procurer le *Dugong*, dont ils ont envoyé un dessin et une description au *Muséum*. Cette même description fut envoyée par sir Stamford en Angleterre, et fut lue dans une séance de la Société royale; depuis elle a été insérée par sir Everard-Hume dans le 2^e vol. des Transactions philosophiques pour l'année 1820. (Voyez pages 315-323, et planches 25-31.)

Enfin, après quelques jours passés à *Singapour*, nos voyageurs partirent pour Bencowlen, et y arrivèrent en août 1819. Jusque-là ils n'avaient eu d'autres inconvéniens à surmonter que la chaleur

du climat et les petites difficultés présentées par le caractère paresseux des Malais ; mais de véritables chagrins les attendaient à Bencowlen, où les bontés du gouverneur, dont jusqu'à présent ils n'avaient eu qu'à se louer et dont ils parlaient avec reconnaissance dans toutes leurs lettres, commencèrent à se démentir. Après quelques démêlés dont les détails ne nous sont pas parvenus, cette collection, faite avec tant de soins, de fatigues et de dangers, loin d'être partagée avec l'égalité promise, fut envoyée presque en entier en Angleterre, avec une copie des dessins, des descriptions et des notes réunis par ces messieurs.

Cependant loin d'être découragés par un événement si peu attendu, MM. Diard et Duvaucel recommencèrent leurs travaux avec un nouveau zèle, et après avoir pris congé du gouverneur et envoyé à Calcutta chez M. Palmer la petite part de la collection qui leur était laissée, ils se décidèrent à se rendre sur différens points, afin de diversifier davantage les objets qu'ils pourraient recueillir. M. Diard se rendit à Batavia où le riche résultat de ses recherches lui fit oublier les vives contrariétés qu'il avait éprouvées à Bencowlen ; M. Duvaucel partit à la même époque pour Padang, et ses dernières lettres annoncent que ses travaux n'ont pas été infructueux. Il porte au Bengale une riche collection : quatorze grandes caisses d'animaux empaillés et de squelettes, parmi lesquels se trouvent un squelette et une peau de tapir. Les squelettes et les peaux de rhinocéros où l'on reconnaît deux espèces distinctes ; un grand nom-

bre de singes dont quelques-uns sont vivans; des reptiles, des cerfs, des axis, etc., etc. Il compte attendre au Bengale la collection de M. Diard, et se dispose à rapporter au *Muséum*, dans le courant de cette année, le fruit d'un travail assidu et de recherches aussi pénibles que dangereuses. M. Diard prolongera son séjour aux Indes; ses dernières lettres nous apprennent qu'il est au moment de partir pour Bornéo, où il compte faire une riche récolte pour l'histoire naturelle et le *Muséum* vient de recevoir les doubles objets qu'il avait déjà recueillis à Java,

(*La suite au prochain cahier.*)

Observations sur la nécessité d'unir à l'étude des langues asiatiques, l'étude de l'histoire des peuples qui les ont parlées, et par conséquent de faire entrer le grec ancien dans le domaine de la Société Asiatique; par J. B. GAIL, membre de l'Institut, etc,

Un membre de cette compagnie remarquait tout récemment (1) que le grec ancien entrait, au moins indirectement, dans le domaine de la Société Asiatique, soit comme source du grec moderne, soit comme intimement lié par son origine à la langue sanskrite.

Cette nécessité (déjà remarquée (2) par nous) de

(1) *Journal Asiatique*, 18^e numéro, p. 364.

(2) *Géographie d'Hérodote*, T. I, p. 275 et *pass.*; et au sein de la Société elle-même, le jour de son installation,

Dieu veut ; que Très-Haut te fasse vivre. Salut. Le 3
gumadi-eloula de l'an 1216.

Ibn-el-haschemi (1) te salue de mille saluts (2).

*Notice sur le Voyage de M. Alfred Duvaucel , dans
 l'Inde.*

(Deuxième Article.)

Les collections d'histoire naturelle , faites dans l'île de Sumatra par MM. Diard et Duvaucel , et que nous avons annoncées dans notre premier article , ont été reçues au *Museum* , et plusieurs des objets les plus remarquables qui en faisaient partie , se voient dans les galeries de cet établissement.

Depuis cet envoi considérable , le zèle de ces deux voyageurs ne s'est point ralenti ; nous ne pourrions cependant parler en ce moment que des recherches de M. Duvaucel , son compagnon s'étant depuis longtemps rendu en Cochinchine , d'où l'on ne reçoit que rarement de ses nouvelles , et avec trop peu de suite pour être à portée d'apprécier ses travaux. La correspondance de M. Duvaucel nous permet , au contraire ,

(1) *Seid Mohammed ben-el-Haschemi* fut secrétaire premièrement du prince *Abd-salâm* , et puis du roi *Muley-el-Haschem*.

(2) Il y a dans cette lettre quelques mots dont le sens nous paraît douteux ; nous les avons pour cette raison placés entre deux parenthèses.

de le suivre dans ses excursions, et l'intérêt qu'elles ont pour la science, nous fait un devoir d'en rendre un compte aussi détaillé que les bornes de cet article le comporteront.

A son retour de *Padang*, M. Duvaucel s'occupait pendant quelques mois à mettre en ordre les notes nombreuses que lui avait fournies son voyage dans l'intérieur de Sumatra, et il se prépara à quitter de nouveau sa petite retraite de Chandernagor pour aller explorer le *Sylhet*, pays peu connu des naturalistes et digne de leur curiosité.

Muni des lettres du gouverneur général des Indes (le marquis de Hastings), lettres sans lesquelles un voyage de cette nature eût été impossible, M. Duvaucel s'embarqua sur l'*Hougly*, le 22 juillet 1821, dans un *bazarra*, grand bateau plat divisé ordinairement en deux chambres percées chacune de sept à huit fenêtres. La suite de notre voyageur était composée d'un Malabar, bon chasseur et empailleur adroit, d'un jeune Malais ramené de Sumatra par M. Duvaucel, et qu'à l'imitation de Robinson il a nommé *Jumahat* (Vendredi), d'un peintre mulâtre fort habile, et enfin d'un cuisinier qui, suivant l'expression de notre voyageur, savait encore mieux disséquer les animaux que les accommoder. Le premier lieu remarquable que M. Duvaucel visita en quittant Chandernagor fut la ville d'*Hougly*, dans laquelle on voit un temple indou non moins révéré que les pagodes de *Jagrenat*, et où l'on célèbre la fête du *Rott*, charriot à trente-six roues, sous lesquelles les pieux Indoux

viennent se faire écraser avec joie. C'est aussi dans ce lieu que se dresse « le *tcharok* ou grande potence à laquelle s'accrochent, au moyen d'un morceau de fer passé dans la peau du dos, les plus fidèles serviteurs de *Wishnou*, qu'on fait tourner ainsi jusqu'à ce qu'ils aient rendu l'âme ». Enfin c'est encore là que viennent se brûler sur le corps de leurs maris, de jeunes veuves qui perdraient leur caste si elles restaient dans ce monde lorsque leurs époux en sont sortis.

Toujours en remontant l'*Hougly*, et sur la rive droite, M. Duvaucel aperçut *Gouptipara*, lieu saint habité par des brames et couvert de pagodes, dans l'une desquelles on conserve précieusement la chevelure de la déesse *Dourga*. Ce lieu célèbre aussi par les nombreuses troupes de singes qui en font leur séjour, excita la curiosité du voyageur, et voici comment il raconte son expédition : « Je suis donc entré à *Gouptipara*, à peu près comme Pythagore à Benarès, lui pour chercher des hommes, moi pour trouver des bêtes, ce qui est généralement plus facile. J'ai vu les arbres couverts de *houlmann* (*simia entellus*) à longue queue qui se sont mis à fuir en poussant des cris affreux. Les Indoux, en voyant mon fusil, ont deviné aussi bien que les singes le sujet de ma visite, et douze d'entr'eux sont venus au-devant de moi pour m'apprendre le danger que je courais en tirant sur des animaux qui n'étaient rien moins que des princes métamorphosés ; j'avais bien envie de ne pas écouter les avocats des macaques ; cependant, à moitié convaincu, j'allais passer outre, lorsque je rencontrai sur

ma route une princesse si séduisante , que je ne pus résister au désir de la considérer de plus près; je lui lâchai un coup de fusil, et je fus alors témoin d'un trait vraiment touchant : la pauvre bête, qui portait un jeune singe sur son dos, fut atteinte près du cœur; elle sentit qu'elle était mortellement blessée, et, réunissant toutes ses forces, elle saisit son petit, l'accrocha à une branche, et tomba morte à mes pieds. Un trait si maternel m'a fait plus d'impression que tous les discours des Brames, et le plaisir d'avoir un bel animal n'a pu l'emporter cette fois sur le regret d'avoir tué un être qui semblait tenir à la vie par ce qui la rend le plus respectable. » A côté de *Gouptipara*, se trouve un village considérable où se réfugient tous les Indoux qui perdent leur caste pour une faute que M. Duvaucel nous explique ainsi : « Lorsqu'un Bengali est prêt à mourir, on lui fait prononcer un certain mot : *Oriboll*, qui signifie simplement *j'appelle Dieu*, mais qu'on traduit ainsi : Portez-moi auprès de la rivière, et donnez l'extrême onction à mes sens, en me mettant de la bourbe sacrée dans la bouche, dans le nez, les yeux et les oreilles, ce qu'on exécute à la lettre; le moribond survit rarement à cette cérémonie; cependant il en est qui résistent à la bourbe sacrée. Cette résurrection est considérée comme une marque de réprobation, et les malheureux qui n'ont pas pu mourir sont chassés pour toujours de leur caste et même de leur famille, comme des hommes repoussés par le ciel. Tels sont les réprouvés du village voisin de *Gouptipara*. J'aurais eu grande envie de

voir cette assemblée de revenans qui sont tout hon-
teux d'être au monde , après avoir prononcé *oriboll*
qui dit plus qu'il n'est gros, mais il était neuf heures,
et la chaleur me chassait dans mon *bazarra*. »

Après avoir visité *Patoly* et *Coulbarria* sur la ri-
vière de *Cossimbazar*, et enfin la plaine de *Plassey*,
célèbre par la victoire qu'y remportèrent les Anglais
sur un émir du grand Mogol, et devenue maintenant
une vaste plantation d'indigo; après avoir recueilli
dans tous ces lieux des notes historiques et un grand
nombre d'animaux peu ou point connus, M. Duvaucel
reprit enfin la route directe du *Sylhet* dont il s'é-
tait un peu détourné pour voir les endroits que nous
venons de nommer. La rivière de *Jellinghy*, où il en-
tra en quittant celle de *Cossimbazar*, parait lui
avoir fourni une pêche abondante et une grande va-
riété d'oiseaux de rivages. Enfin le 16 d'août il entra
dans le Gange, et le 18 il était à *Commercally*, ville
dont l'industrie principale consiste à recueillir et à
préparer les plumes de marabout.

Dans sept ou huit villages que M. Duvaucel visita
sur la route, il retrouva les usages bizarres, et les
pratiques superstitieuses et cruelles, qui font plus
d'honneur à la courageuse résignation des Indoux
qu'à leur raison.

Nous le suivrons à *Dacca*, où il comptait se procurer
une escorte pour visiter les montagnes du *Sylhet*;
mais quand il y arriva, le gouverneur venait d'en par-
tir pour les frontières de son gouvernement; heu-
reusement il suffit à M. Duvaucel de montrer le sceau

de la lettre du marquis d'Hastings au sous-gouverneur, pour que son excellence s'empressât de procurer au voyageur tout ce qui devait lui être nécessaire pour son expédition, et de plus un *parouanna* ou passeport, au moyen duquel il pourrait réclamer des secours de toute nature sur sa route. Nous mentionnons cette circonstance pour donner une idée de la vaste puissance de l'homme dont le cachet seul peut procurer un tel crédit à celui qui s'en trouve porteur.

M. Duvaucel quitta la ville de *Dacca* le 27 août, après y avoir fait ses récoltes ordinaires en zoologie, et s'être muni d'un guide pour l'accompagner au *Sylhet*.

Il remonta le *Burrampouter*, l'un des plus grands fleuves du monde, dans lequel les Indoux se purifient comme dans les eaux du Gange. J'y ai vu, dit M. Duvaucel, le *raja* du *Tanjaour* en personne, qui quittait ses états lointains pour venir s'y purger de trois ou quatre homicides, et les rois qui ne veulent pas faire le voyage, y envoient tous les ans une cruche en ambassade.

Arrivé à la ville de *Sylhet*, capitale de la province, M. Duvaucel envoya au gouverneur de *Dacca*, qui s'y trouvait en ce moment, la lettre du marquis d'Hastings; le gouverneur vint le recevoir sur son *bazarra*, et lui offrit une maison, une voiture, une paire d'éléphants, et une chasse aux tigres pour le lendemain.

Les chasseurs, en traversant un village, furent témoins d'une fête appelée l'épreuve du feu : des Fakirs un peu charlatans, dit notre voyageur, faisaient quelques pas sur des charbons ardents en invoquant toutes

leurs divinités, et ce spectacle peu divertissant nous retint jusqu'à la nuit. Nous nous remimes en route, et, comme nos dames craignaient la rencontre des tigres, nous fîmes porter des torches à tous nos domestiques, et nous placâmes, à la tête de la troupe, nos éléphants, dont l'un portait la musique qui faisait un bruit épouvantable, et les cinq autres placés de front, un grand nombre de lumières. C'est ainsi que nous sommes rentrés à *Sylhet*; on y célébrait en ce moment une autre fête fort intéressante qu'on nomme *la Fête des Vœux*. Toutes les femmes dont les maris sont absents, posent un lampion sur un petit autel flottant, et après de longues prières, elles lancent l'autel au milieu de l'eau. La rivière était chargée de lumières, et ses bords couverts de femmes regardant avec inquiétude si leur offrande n'était pas renversée par le vent ou les flots.

Nous transcrivons encore ici un passage du journal de M. Duvaucel, qui nous paraît devoir intéresser le lecteur.

» En longeant les bords de la rivière qui passe à *Sylhet*, on aperçoit, en certains endroits, de larges et profondes excavations qui sont les tombeaux d'une caste indoustanie nommée *Boshtoun*; dont les femmes sont encore plus courageuses que celles du *Malabar*; à la mort du mari, la famille creuse un trou cylindrique d'environ 8 pieds de profondeur; on place au fond un banc sur lequel on assied le défunt couvert de ses meilleurs habits; la veuve s'assied sur les genoux du mort, et quand sa lampe est allumée, quand

elle a reçu des fruits , du riz et tout ce qui doit servir au voyage , chacun des assistans jette sur les époux une poignée de terre ; le martyr crie *Oriboll* , et sa famille laisse tomber sur cet affreux tombeau une large trape qu'on recouvre aussitôt de terre et de pierres. J'ai eu la curiosité de pénétrer dans deux de ces puits , découverts par l'éboulement du sol , et j'y ai trouvé en effet des ossemens humains. »

M. Duvaucel , désirant visiter les montagnes de *Cossya* et de *Gentya* , qui se trouvent au-delà du territoire anglais , fut obligé d'en faire demander la permission au roi des montagnes ; et pour employer les jours d'attente il résolut d'aller voir un lieu nommé *Chattack* , d'où viennent toutes les oranges qui se mangent au Bengale ; dès cinq heures du matin , dit-il , j'étais en route pour l'orangerie du Bengale , située au pied des montagnes de *Cossya* ; la rivière n'étant pas assez profonde pour soutenir mon grand *bazarra* , je le laissai à moitié chemin , sous la garde de vingt soldats , et , suivi de quarante autres , je m'embarquai sur une flotte de petits canots ornés de fleurs , avec un beau pavillon blanc sur celui de l'amiral et un bruyant orchestre sur ceux qui précédaient ; nous gagnâmes les premiers orangers à l'heure où le soleil devient insupportable , et ce passage subit d'une chaleur excessive à une douce fraîcheur me disposa favorablement pour les jardins de *Cossya* . Les plus grands orangers ont environ quarante pieds de hauteur , mais ils manquent de ce touffu , de cette verdure , de ce vernis qu'on remarque à ceux de nos serres ; leurs

troncs, aussi gros que le corps, leurs branches, aussi fortes que les jambes, sont armés de longues épines et rongés par ce qu'on appelle de l'échenillure. Cette orangerie d'environ quatre lieues carrées n'est pas disposée régulièrement comme elle le serait chez un peuple moins indolent. Les arbres y sont entassés sans ordre, sans symétrie, et la terre est couverte de plantes aussi nuisibles aux orangers qu'aux hommes. Les propriétaires de ce jardin sont des montagnards, qui n'y descendent que pour cueillir les fruits qu'ils vendent aux Indoux ; mais ce commerce ne les enrichit point, à cause des droits excessifs auxquels ils sont soumis et qui absorbent leurs bénéfices. On trouve, au milieu du jardin, un temple en paille, consacré au Dieu des orangers, dont je ne pus savoir le nom parce que le fakir qui desservait l'autel ne le savait pas lui-même.

L'ambassade que M. Duvaucel avait envoyée au roi de *Cossya*, pour en obtenir la permission d'entrer sur son territoire, eut un très-heureux succès, par la précaution qu'il avait prise d'appuyer sa demande de deux aulnes de drap rouge pour faire un manteau à sa majesté. « Il est à croire, dit-il, qu'elle fut très-sensible à cette attention, car elle m'envoya aussitôt quatre de ses officiers pour m'apporter son auguste autorisation. Le premier portait la royale boîte au betel, et m'invita à y prendre une *chique*, ce qui passe ici, comme à Sumatra, pour une insigne faveur; le second couvrit ma table de six paquets d'oranges choisies renfermées dans des sacs en filet; le troisième me présenta une flèche dont la pointe brisée m'indi-

quait qu'on me recevrait en ami ; et le quatrième m'offrit un collier en œufs de tortue garni d'or, avec un bel oiseau rouge qui prévient les maris, me dit-il, quand leurs femmes sont infidèles ; je reçus l'ambassade dans mon *bazarra*, et, comme depuis long-tems je m'occupais de recherches sur ces peuples, je profitai de la présence de ces quatre lettrés pour leur faire des questions qui devaient fortifier ou changer mes idées. »

Notre voyageur partit enfin suivi de quarante soldats Indoux, de ses domestiques, d'un interprète, des quatre chefs *Cossya* qui lui avaient rendu visite et d'une foule d'Indiens qui profitaient de l'occasion pour faire un pèlerinage à la caverne de *Bonbonne*, appelée par les Indoux *caverne du diable*, et située dans les états du roi de *Cossya*. Après une journée de marche fatigante au travers d'un pays inondé par des rivières débordées et par une pluie continuelle, après une nuit passée au milieu de bois si touffus qu'il fallait y marcher la hache à la main pour se frayer un passage, M. Duvancel, suivi de sa troupe, arriva au pied d'une montagne où l'attendait un orchestre nombreux et le roi en personne escorté de toute sa cour, de ses prêtres et de ses soldats. Voici la relation qu'il nous donne de cette entrevue ; Sa majesté était un grand vieillard à figure tartaro-chinoise, vêtue d'une longue robe en drap bleu de ciel, avec le cou et les jambes nus, un beau poignard au côté, puis des bracelets, des jarretières et un large collier en gros grains d'or brut ; derrière elle se trouvaient des

esclaves portant le sac au betel, l'arc et le carquois royaux et des présens d'oranges, de bananes et de noix *d'arek*.

La famille royale était sur les côtés, et se composait de cinq ou six grands diables tout débraillés, aussi sales que je l'étais moi-même en cemoment, armés jusqu'aux dents et ressemblant à de véritables brigands.

Après m'avoir fait un compliment que je ne compris pas, le roi des montagnes me présenta la main avec grâce, et me conduisit ainsi jusqu'à l'entrée de la caverne de *Bonbonne* au travers d'une pluie battante, de rochers glissans et d'une immense quantité de sangsues qui s'attachaient à nos jambes; pendant notre marche nous étions étourdis par une musique infernale qui me privait du plaisir d'entendre sa majesté, et m'ôtait l'embarras de lui répondre; ce qui surprenait le plus le roi sauvage, ce n'était ni mes bas déchirés, ni mes habits en lambeaux, ni mon corps tout en sang, c'était de me voir lui lâcher respectueusement la main, de tems en tems, pour ramasser des colimaçons que je glissais dans ma poche, et j'ai bien de croire que sa cour n'était pas moins surprise, puisqu'à chaque fois que je me baissais, c'était des éclats de rire à couvrir la musique. Enfin nous arrivâmes à la caverne, dont l'entrée est un trou étroit bordé par des rochers énormes. La suite du roi se grossissait sensiblement, et, comme mes instructions me recommandaient une extrême défiance, j'imaginai de saluer sa majesté avec une décharge de soixante balles au travers d'un bois serré, pour lui bien faire concevoir l'effet

de la poudre. Ce petit apologue réussit à merveille, mes hôtes se montraient avec crainte les traces de ma fusillade, et me rendirent mon salut par un redoublement de tambours.

Enfin, après une courte invocation à Satan, nous descendîmes dans la caverne précédés par une douzaine de torches et le plus gros de la musique pour *effrayer les esprits*.

Il serait trop long de donner ici la description détaillée de cette caverne que M. Duvaucel a parcourue dans tous les sens; nous terminerons seulement par un trait qui prouve jusqu'où peut aller la curiosité du naturaliste : La route que nous suivions dans ce ténébreux labyrinthe était entrecoupée par des sentiers étroits conduisant rapidement à de profonds précipices; j'eus la curiosité d'examiner l'un de ceux dont l'entrée paraissait le plus praticable, et après avoir attaché ma personne et deux lanternes à l'extrémité d'une échelle de corde, j'en laissai filer vingt brasses dans l'intérieur du trou; l'entrée jusqu'à la quatrième était assez étroite pour me permettre de toucher les rochers soit des pieds, soit des mains; mais vers la cinquième le puits me parut s'élargir sensiblement à cinquante pieds de profondeur; je ne sentais plus rien malgré l'oscillation que j'imprimais à mon échelle par des secousses violentes, et, parvenu à la profondeur de quatre-vingt-dix pieds, je me trouvai suspendu au sommet d'une voûte immense qui me parut avoir la forme d'un cône renversé, la lueur insuffisante de mes fanaux ne m'en laissait pas voir le fond; mais je

dois croire qu'il était à une distance considérable , puisque je n'entendis qu'au bout de douze secondes la chute d'une pierre que j'y laissai tomber. Remonté vers la caverne supérieure, j'en fis frapper le sol avec force en divers endroits éloignés, et j'entendis partout un bruit sonore et prolongé qui me fit présumer que toute la caverne, peut-être même toute la montagne, reposait sur un vaste souterrain.

Cette expédition ne procura pas à M. Duvaucel toutes les richesses minéralogiques qu'il s'était flatté de rencontrer, mais il paraît satisfait de sa récolte zoologique. Après sa course des montagnes il revint à *Sylhet*, où il trouva l'occasion d'envoyer en Europe ses lettres et le journal d'où nous avons tiré les différents passages cités dans cet article.

Son séjour au *Sylhet* se prolongea jusqu'au mois de décembre, et il y poursuivit ses recherches avec tant de zèle et si peu de ménagement pour sa santé qu'il revint à Calcutta avec une fièvre dangereuse appelée fièvre des bois, parce qu'on la prend ordinairement en parcourant ces forêts immenses, où les hommes n'ont point encore pénétré; depuis cette époque on a reçu de bonnes nouvelles de M. Duvaucel, qui se préparait en septembre 1822 (date de ses dernières lettres) à faire le voyage du Thibet; il se flattait que les recommandations et les passeports, qu'il avait obtenus du marquis d'Hastings, applaniraient pour lui les difficultés que font naître les précautions politiques, les jalousies nationales et surtout les différences de religions.

L'étendue et la nature de cet extrait ainsi que du précédent ne nous ont pas permis de parler des objets curieux d'histoire naturelle , recueillis par M. Duvau-
cel pendant ses voyages au Bengale , à Sumatra et au
Sylhet. Nous ferons de ces objets le principal sujet
d'un troisième article.

Principes de Sagesse , touchant l'art de gouverner ,

اصول الحكم في نظام العالم

par Rizwan-ben-abd'oul-mannan-Ac-hissari ;

(Petit Traité traduit du turc par M. GARCIN DE TASSY.)

S'IL est une science peu connue en Turquie , c'est
sans doute celle du gouvernement. On conçoit en
effet que dans ce pays livré à l'arbitraire , on ne se
soit point formé des idées justes sur l'art difficile de
diriger une nation ; cependant il ne faut point croire
que les écrivains turcs soient demeurés étrangers à
cette matière , plusieurs d'entr'eux ont composé des
traités sous les titres fastueux de *manière de gouver-
ner les peuples ; art de diriger un état ; conseils aux
rois sur le gouvernement*, etc. Un de ces ouvrages
est même sorti des presses impériales de Constanti-
nople. A la vérité , ces écrits , produits par une nation
dans son enfance , ne contiennent guère , pour la plu-
part , que des pensées qui se présentent à l'imagina-
tion de tout homme sensé ; toutefois , comme il est